

Visages de la science

Xavier Bekaert
Pablo Servigne

De Prométhée à Pandore

Il y a plus d'un siècle, la science pouvait représenter pour beaucoup un facteur de progrès et d'émancipation. Tel Prométhée volant le feu aux dieux pour l'offrir aux hommes, la science arrachait la raison à la métaphysique en la confrontant au verdict de l'expérience et commettait ainsi un crime impardonnable : livrer aux hommes l'éclairage de sa lumière (l'objectivité) et la chaleur de sa flamme (la technique).

Depuis, la science et ses leçons d'esprit critique ont été un outil pour l'émancipation humaine. Comme le dit le biologiste Stephen Jay Gould : « La physique et l'astronomie ont relégué notre monde dans un coin du cosmos, tandis que la biologie a fait passer notre statut de simulacre de Dieu à celui d'un singe nu marchant debout ».

Mais cette ère scientifique s'est accompagnée d'un excès d'optimisme et a donné naissance à des courants extrêmes (scientisme, positivisme politique et religieux, etc.) faisant ainsi de la science un nouveau dogme.

Et, aujourd'hui, lorsque Prométhée contemple les progrès de l'humanité, il voit des régions dévastées par des catastrophes écologiques, des vaches folles paissant près de champs d'OGM enrichis aux engrais et aux pesticides, des expériences de vivisection, des humains sous calmants, des bombes atomiques, le fameux réchauffement planétaire, etc.

Le héros Prométhée semble avoir laissé la place à l'imprudente Pandore. La faute impardonnable de Pandore ? Sa curiosité. En ouvrant la boîte, elle aurait livré tous les malheurs à l'humanité. Et, cette fois-ci, ce ne sont plus les dieux qui jugent, mais les humains.

Les critiques des sciences

Les conséquences catastrophiques des applications techniques et les arguments d'autorité dont abusent les experts ont donné naissance à divers contre-courants de pensée. Ceux-ci sont caractérisés par une méfiance extrême envers les nouvelles technologies, les institutions scientifiques, les méthodes et les savoirs, ou même la rationalité et l'objectivité. L'écologie profonde, le relativisme cognitif, le postmodernisme, le programme fort de la sociologie des sciences, etc. cristallisent cette tendance sous des formes distinctes.

La science serait, pour certains critiques contemporains, semblable au dieu Janus à deux visages (Prométhée et Pandore). Et pour se débarrasser du positivisme prométhéen et de nos malheurs technologiques, il faudrait trancher la tête de Janus, abandonner la science.

Dès lors, on peut craindre que la banalisation de certaines thèses anti-sciences accroisse la confusion du débat. Or, un débat sain et clair sur la place de la science dans notre société est indispensable. Parallèlement à cette confusion, on voit revenir sur le devant de la scène une mosaïque obscurantiste renforcée et « relookée » (attribution du titre de docteur à une astrologue, regain d'intérêt pour les religions œcuméniques et le « New Age », etc.). À chacun son paradigme, c'est l'époque du relativisme extrême où « tout se vaut » et de toute façon, « c'est mon

choix ». Ce choix n'est pas le nôtre.

Sortir de l'impasse

Précisons que la commission du présent numéro est composée d'un physicien et d'un linguiste, aidée par un biologiste extérieur au collectif de rédaction de la revue. Cette composition ne reflète pas celle du collectif. Initialement, la commission avait décidé de centrer le numéro sur une question : « L'objectivité est-elle une illusion ou un moyen de lutte ? » Cette question suggérait dès le départ la distinction entre l'objectivité scientifique et les autres aspects de cette pratique sociale qu'on appelle confusément « la science », autrement dit la distinction entre « le bébé » et « l'eau du bain » ! Ce point de départ a été écarté par le collectif au profit d'une thématique large.

Le pari de ce numéro est d'esquisser un portrait riche mais non exhaustif de la science en distinguant ses multiples visages afin d'examiner la pertinence des critiques qui lui sont adressées.

Commençons, bien entendu, par éviter l'impasse où mènerait la question simpliste : « Pour ou contre la science ? » Autrement dit, tordons d'abord le cou aux mythes : Prométhée, Pandore et Janus, qu'il n'y a pas lieu de prendre pour des savoirs, vont retourner d'où ils sont venus. Nous ne voulons ni avoir la tête de Janus ni attendre de savoir si l'espérance est toujours là, bien cachée au fond de la boîte de Pandore...



Quelles peuvent donc être les préoccupations des anarchistes vis-à-vis de la science ?

Science et éthique

Aujourd'hui, le rapport de la science à l'éthique est doublement miné : d'une part, le scientisme, qui déduit l'éthique de la science, renaît sans cesse de ses cendres ; d'autre part, le relativisme postmoderne pense que la science ne peut prétendre à aucun privilège épistémologique, puisqu'elle n'est qu'une construction sociale parmi d'autres. Ces deux tentatives, que nous éviterons, déguisent respectivement la nature de l'éthique et la nature de la science.

On peut également se poser la question de la responsabilité du chercheur face aux produits de son travail. Traditionnellement, le chercheur répond qu'il faudrait distinguer entre la connaissance scientifique, qui est pure, et ses applications qui sont bonnes ou mauvaises. La « patate chaude » de la responsabilité est relancée au monde politique, voire à la société tout entière. Mais cela constitue un faux-fuyant qui alimente la confusion.

Il nous a semblé impossible de traiter les relations entre science et éthique sans aborder la distinction classique entre jugements de réalité et jugements de valeur, ni, dans le cas de la science, une autre distinction, celle entre objectivité et neutralité (l'objectivité exigée du chercheur quand il pose des jugements de réalité ne le condamne pas à rester neutre quand il s'agit de faire des choix de valeurs). Ces deux distinctions sont d'ailleurs remises en question depuis l'émergence du mouvement de critique des sciences lors des années 60 et 70. Nous sommes donc amenés à aborder dans ce numéro le terrain glis-

sant de l'épistémologie.

Au début du siècle précédent, dans l'introduction de son essai sur la Valeur de la science, le mathématicien Henri Poincaré réfutait déjà le scientisme éthique et le relativisme épistémologique en opérant les distinctions précédentes. Pour lui, la science n'est possible que si les scientifiques font des choix de valeurs épistémologiques, c'est-à-dire décident des problèmes, des hypothèses et des méthodes. L'individu – et à plus forte raisons le chercheur scientifique – est donc responsable des valeurs qu'il adopte.

La science n'est pas neutre, mais elle ne doit pas renoncer à rechercher l'objectivité. Et cette dernière appartient à tous, elle n'est pas propre aux chercheurs.

Science et pouvoir

Ne soyons pas dupes. Derrière les choix de valeurs des scientifiques se dissimulent trop souvent des rapports de force.

Tout d'abord, le sens des mots est lui-même un enjeu de lutte. Il s'agit de ne pas laisser les pouvoirs en place imposer leur sens des mots et leur discours sur « la science ». En effet, la confusion sémantique permet d'attribuer à la démarche scientifique les choix imposés en réalité par les dominants, à la faveur de leur mainmise sur l'institution.

Aussi, certaines critiques actuelles sont accompagnées de l'idée que la science et ses institutions fonctionnent pour l'essentiel au service des institutions dominantes, dont elles reflètent et favorisent les intérêts : d'un côté, le pouvoir justifie ses choix de valeurs par des « lois de la nature » et se drape ainsi

prétendue neutralité grâce au discours scientifique (ou, plus exactement, grâce au discours pseudo-scientifique tenu par des scientifiques); de l'autre, l'entrée de certains scientifiques dans la sphère politique influe sur les choix de la recherche publique ainsi que sur la mise en circulation de certaines technologies.

Dès lors, comment lutter contre ces relations entre sciences et pouvoirs? Comment la parole des scientifiques (comme toute autre parole) peut-elle être battue en brèche? Et quels sont nos outils conceptuels pour soumettre ce discours à l'examen critique?

Bakounine avait dressé dans Dieu et l'État une liste clairvoyante des dangers encourus par la société du fait d'un « gouvernement des savants » (on dirait « experts » aujourd'hui). En tentant de répondre à la question : « Qu'est-ce que l'autorité? », il a élaboré une précieuse distinction entre autorité de domination et autorité de compétence (« Lorsqu'il s'agit de bottes, j'en réfère à l'autorité du cordonnier. »). Cette autorité de compétence reste néanmoins toujours soumise à l'examen critique de la raison (« Mais je ne m'en laisse pas imposer par le cordonnier. »).

Nous convergions donc vers l'idée que l'effort d'objectivité permet une autorité de compétence limitée à certains savoirs, tandis que la prétention à la neutralité est un mensonge visant à camoufler la domination des mondes politique, économique ou religieux.

Pour nous, en tant qu'anarchistes et en tant que scientifiques, les rapports existant entre science et pouvoir constituent un problème en soi; malheureusement, dénoncer les rapports de force

qui se cachent derrière la prétendue neutralité des experts scientifiques ne suffira pas à le résoudre. Ici comme ailleurs, la lutte contre le pouvoir (c'est-à-dire pour l'autonomie de la science) ne proviendra pas des élites. Une rencontre entre les travailleurs scientifiques et cette société dont ils font eux-mêmes partie semble incontournable. La question des rapports entre science et pouvoir amène donc inévitablement un anarchiste à la problématique des liaisons entre science et société.

L'autonomie de la science

Les liens de la science avec les pouvoirs politique et économique ont plusieurs conséquences sur la pratique scientifique elle-même.

Premièrement, ils détournent la science de son but principal. D'un instrument de connaissances, elle devient instrument de profit ou de pouvoir. Par exemple, de nombreux politiciens resserrent les liens entre l'industrie et l'université, soumettant ainsi la deuxième aux intérêts de la première.

Deuxièmement, l'institution scientifique perd sa capacité d'autocritique. Par exemple, elle n'arrive plus à se poser la question de la légitimité des nouvelles technologies.

Troisièmement, les chercheurs, pris dans l'engrenage du court terme, ne disposent plus de la liberté nécessaire à l'indépendance d'esprit et à la créativité.

Et quatrièmement, la rationalité scientifique perd sa capacité de critique radicale, qui fut si utile aux Lumières pour remettre en cause l'autorité des monarchies de droit divin, et qui peut encore nous aider à déconstruire les structures contemporaines de domination.

Cette interférence est d'autant plus

dangereuse qu'elle menace aussi les nombreuses expériences d'autonomie qui ont été développées au sein de l'institution scientifique. Ces expériences (quête désintéressée du savoir, partage libre des connaissances, etc.) peuvent être une source fertile d'inspiration pour des militants libertaires à la recherche de modèles d'autonomie.

Encore une fois, nous trouvons un parallèle avec les luttes sociales : l'autonomie n'est jamais une donnée mais une conquête historique. En effet, souvenons-nous qu'au XVII^e siècle, la révolution scientifique visait à faire de la science non pas un instrument du pouvoir mais une activité intellectuelle distincte, sous l'unique contrôle de ses propres normes.

La question de l'autonomie peut cependant susciter deux réponses opposées :

– L'une veut séparer science et société en sauvegardant leurs autonomies réciproques. C'est le retour du scientifique dans sa tour d'ivoire.

– L'autre avance qu'il est impossible d'établir une frontière entre les deux parce qu'elles sont interdépendantes. La réappropriation des savoirs

(diverses tentatives ont eu lieu dans les Bourses du travail, les universités populaires, etc.) devrait ouvrir la possibilité pour la société d'une participation plus active à la science, aussi bien dans ses recherches spécifiques que dans les décisions la concernant. Là encore, l'optique anarchiste nous apporte un éclaircissement.

« La liberté d'autrui, disait Bakounine, loin d'être une limite ou une négation de ma liberté, en est au contraire la condition nécessaire et la confirmation. Je ne deviens vraiment libre que par la liberté des autres. »

C'est dans cette perspective libertaire que nous pensons possible une réconciliation entre science et société.

Et maintenant ?

« Bien poser un problème, c'est déjà y répondre », répétait le professeur de mathématiques de nos souvenirs adolescents. Cette mise en contexte nous a effectivement permis de mieux formuler nos interrogations.

Nous évoquerons d'abord quelques inquiétudes face à la science d'aujourd'hui. Nous tenterons ensuite d'analyser les critiques qui lui sont faites pour savoir si elles sont toutes justifiées : en entrant dans le débat épistémologique, nous nous demanderons ce qu'il faut garder de la science. Enfin, nous lancerons quelques pistes permettant d'imaginer une autre politique de la recherche scientifique.

« La science est en danger et, de ce fait, elle devient dangereuse. »

Tel était le constat de Bourdieu dans son cours au Collège de France en 2001. Nous rejoindrez-vous dans ce constat ?

Xavier Bekaert
Pablo Servigne

